

Au festival Concordan(s)e, une bulle graphique et chorégraphique

LE MONDE | 01.03.2017 | Par Rosita Boisseau



Illustration, par Catherine Meurisse, du duo qu'elle constitue avec DD Dorvillier

Elle a apporté son album de bande dessinée multi-récompensé intitulé *La Légèreté* (Dargaud, 2016). Comme un talisman, un trait d'union. Elle ne le montrera qu'à la fin de la conversation, glissant sur les bulles en noir et blanc – « *ici, le dessin est sec, amaigri, c'est un réflexe de survie* » –, se posant sur les images peintes à l'aquarelle – « *là, j'ai recommencé à utiliser la couleur mais la réappropriation a été laborieuse* » – pour se risquer dans une phrase qui résume (presque) tout : « *Ce qui m'a sauvée après l'attentat du 7 janvier [2015], c'est la nature et la beauté, l'océan et le Louvre.* »

Lire la critique : [Après « Charlie », renouer avec la beauté](#)

Au contact, Catherine Meurisse, la caricaturiste rescapée du massacre de *Charlie Hebdo*, où elle a tenu le crayon de 2005 à 2016, est douce, raccord avec cette légèreté revendiquée comme un point de vue aérien sur le monde lorsqu'il a viré au champ de ruines. Pas pour en effacer les contours jusqu'à l'abstraction mais pour en décoller momentanément et ne pas rester ensevelie sous les décombres. La légèreté comme une philosophie gonflée à l'hélium d'une foi volontaire dans la vie et l'humain.

Voir le grand format : [« Charlie Hebdo », le mauvais rêve de Catherine Meurisse](#)

Plus d'un an après son départ du journal et sa décision d'arrêter le dessin de presse, Catherine Meurisse change de rubrique et prend une hauteur inattendue. Elle déménage sa table de travail sur scène et grimpe à l'affiche, à partir du 1^{er} mars, du festival Concordan(s)e, qui tricote, non sans succès depuis 2007, des rencontres entre des chorégraphes et des écrivains. Et, pour la première fois depuis les débuts de la manifestation pilotée par Jean-François Munier, entre une danseuse – ici, DD Dorvillier – et une dessinatrice de BD, qui se retrouvent sous la bannière d'un duo intitulé *Vois-tu celle-là qui s'enfuit*.

Ping-pong d'écritures

De la position assise à debout, danser, tracer, affûter des lignes, tirer des traits, émulsionner l'espace, celui du plateau et de la page blanche, mettre tout son corps sur l'établi, qu'il se jette dans le mouvement ou se résorbe dans une bulle graphique, voilà une alliance qui ne manque pas d'air. Lorsque DD Dorvillier, chorégraphe conceptuelle installée en France depuis 2010, propose à Catherine Meurisse d'être sa partenaire de jeu pour ce ping-pong d'écritures, la dessinatrice ne suce pas son crayon longtemps.

« DD et moi, nous nous sommes croisées à la Villa Médicis, à Rome, où j'étais en résidence fin 2015, précise-t-elle. Elle est danseuse et je me suis dit qu'elle pourrait peut-être m'aider dans ma quête de légèreté, m'aider à retrouver celle que j'ai perdue le 7 janvier [2015], à travers un corps qui danse, qui se soulève, qui décolle. Je suis allée à Rome parce que c'est l'archétype de la beauté, la ville de la stabilité après l'effondrement, des vestiges qui ne s'écrouleront plus. »

Sans le savoir aux débuts des répétitions du spectacle, Catherine Meurisse et DD Dorvillier ont la mémoire happée par le même foyer d'images brûlantes, celles d'un groupe de sculptures, *Les Niobides*. Situées dans le jardin de la Villa Médicis, elles représentent les quatorze enfants de Niobé qui, s'étant moquée de la déesse Létô, moins fertile qu'elle avec seulement deux enfants, provoqua leur vengeance : ils tuèrent toute sa progéniture.

Syndrome de Stendhal

Pendant son séjour, Dorvillier a longuement contemplé les statues, endossant les postures, tatouant dans son corps les tensions et crispations nerveuses de ces humains en fuite, coursés et déjà rattrapés par leurs meurtriers. *« J'ai été éblouie par ces statues et j'ai vécu comme une pratique le fait de les visiter chaque jour, raconte la chorégraphe. Leur agencement a été conçu par le peintre Balthus dans les années 1960, ce qui les rend encore plus précieuses pour moi. J'ai traversé des émotions très fortes pendant les nombreuses heures que j'ai passées à les fréquenter. »*

Catherine Meurisse, qui a beaucoup raconté son histoire depuis le 7 janvier 2015 et l'a dessinée dans *La Légèreté*, a échappé au massacre de *Charlie*, perdu la mémoire et refait surface en cherchant le syndrome de Stendhal.

« J'ai pris très au sérieux le fait de pouvoir s'évanouir devant et dans la beauté, tel que l'écrivain le vécut lors d'un voyage en Italie en 1817, raconte-t-elle avec une intensité contrôlée. Lorsque j'ai découvert les statues en novembre 2015, j'ai eu un choc proche de l'hallucination. Soudain, j'ai vu les corps de mes amis morts, réentendu le son des kalachnikovs, revécu ce moment. Le massacre avait soudain un visage. »

Liberté sauvage du psychisme

Ce court-circuit mental, proche d'une absence radicale à soi-même devant une œuvre, Catherine Meurisse en parle avec une clarté magique. Les mots sont simples et lourds, compacts de cette vérité de l'expérience qui chamboule tout rationnel et affirme la liberté sauvage du psychisme. Et voilà que, pour rassembler les morceaux de cette intuition romaine qui a visé juste, celle qui croyait ne plus jamais pouvoir faire son métier déambule de nouveau en compagnie de DD Dorvillier au milieu des *Niobides*. *« C'est en travaillant avec DD sur ces statues que j'ai brisé le sortilège qui m'emprisonnait dans la vision du massacre »,* affirme-t-elle.

Sur scène cette fois, les corps tronqués, chavirés, tordus surgissent en direct d'immenses feuilles de papier en dialogue avec les poses de la chorégraphe. *« L'art est une médiation, un filtre qui permet d'appréhender la violence et la mort, poursuit Catherine Meurisse. Je m'en remets aux artistes dans lesquels j'ai une confiance absolue. Ce sont eux qui m'aident à comprendre le monde. »*